

Victor Hugo et l'idée européenne : à propos d'une utopie

Le poète, en des jours impies,
Vient préparer des jours meilleurs ;
Il est l'homme des utopies :
Les pieds ici, la tête ailleurs.
Victor Hugo

Philippe ALEXANDRE

Victor Hugo fut, en France, l'un des premiers à lancer la formule « États-Unis d'Europe ». C'était le 17 juillet 1851 à l'Assemblée législative, au milieu des clameurs hostiles et des outrages de la droite conservatrice. Cette séance devait rester fameuse¹. Si l'idée d'États-Unis d'Europe exprimait, à cette époque, une des aspirations du mouvement internationaliste républicain, elle apparaissait encore comme une utopie, un rêve, une chimère absurde.

On a souvent affirmé que Victor Hugo était un rêveur qui se situait au-dessus des réalités. Lui-même revendiquait en tant que poète cette vocation, cette mission, cette fonction². Le romantique a offert, dans ses œuvres, des tableaux grandioses dans lesquels il dépeignait sa conception du monde et sa vision de l'avenir. En 1867, dans *Paris-Guide* qui était édité à l'intention des visiteurs de l'Exposition universelle de Paris, il soulignait l'importance du rêve qui féconde la pensée qui elle-même permet de passer à la réalisation. « Celui qui rêve, écrivait-il, est le préparateur de celui qui pense. » Hugo comparait le réalisable à un « bloc à dégrossir » que travaille la pensée fonctionnant comme l'outil du rêve. « Quelle quantité de folie y a-t-il dans le fait !, s'exclamait encore Hugo. Mais quand l'utopie devient maniable, c'est là que le philosophe la quitte et que l'homme d'État, le second ouvrier, la prend en main. Le rêve condense donc en fait. » À l'en croire, c'est ce grand espoir qui faisait vivre Hugo. L'Exposition universelle de 1867, dans laquelle il voyait une « rencontre des nations », un « bilan de la civilisation », une « grande Convention pacifique » renforçait cet espoir³.

Celui qui savait donner tant de force à la peinture de ses grandes visions, était vulnérable sur le plan politique. Étranger aux manœuvres politiciennes, il était, sur le bateau de la politique, le noble Albatros dont les marins se moquaient quand il déployait les ailes de sa pensée platonique. Démuni face aux intelligences « prosaïques », il devait faire dans la politique d'amères expériences⁴.

Pourtant, Hugo n'était pas qu'un rêveur, comme le montre par exemple sa pensée européenne. Son idéal européen était assez défini, contrairement à ce qui peut être affirmé, aujourd'hui encore. C'est par ailleurs un des points sur lesquels sa pensée a peu varié, une des caractéristiques du portrait du poète précurseur⁵.

¹ Avant l'exil. IX. Révision de la Constitution, 17 juillet 1851, *Œuvres politiques complètes – Œuvres diverses*. Réunies et présentées par Francis Bouvet. Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1964, p. 84-86.

² Les Rayons et les Ombres. I. Fonction du poète, *Œuvres poétiques complètes*. Réunies et présentées par Francis Bouvet. Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1961, p. 239 sqq.

³ Paris. V. Déclaration de paix, *Œuvres politiques complètes, Op. cit.*, p. 660 sqq.

⁴ Jacques Roos, *Études de littérature générale et comparée*. Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la recherche Scientifique. Paris : Editions Ophrys, 1980, p. 89 sqq. : Victor Hugo, l'idée des États-Unis d'Europe, aboutissement de sa pensée politique.

⁵ André Rousseaux, « Victor Hugo européen », *La Revue universelle*, t. XL, 15 mars 1930, p. 693-710 ; ici p. 693.

Quels étaient les fondements philosophiques de la pensée européenne de Victor Hugo ? Quelle forme concrète a-t-il donné à sa vision de l'Europe future ? En d'autres termes, quelle était la part d'utopie et la part de réalisme dans sa pensée européenne ? Telles sont les deux questions auxquelles les pages qui suivent vont tenter de répondre, questions qui amènent comme naturellement à en poser une troisième : quelle est aujourd'hui l'actualité de Hugo ?

Fondements philosophiques de la pensée européenne de Victor Hugo

Les grandes idées de l'écrivain n'ont jamais varié quant à leur essence ; il y a une permanence dans les grands principes qui sont liés à sa philosophie. Ces idées, il ne les a pas exposées de façon méthodique dans un grand système ; il les a exprimées dans ses œuvres, entre autres dans ses grands poèmes philosophiques⁶.

Dans sa cosmogonie, le lecteur assiste à la chute de l'homme qui est ensuite réintégré puis transfiguré. C'est entre ces deux pôles que nous évoluons⁷. Pour Hugo, l'univers est un tout organique au centre duquel se trouve le principe de liberté, qui, sur le plan religieux, signifie libération de toute contrainte dogmatique, sur le plan politique affranchissement de toute oppression. Un lien étroit et permanent unit chez lui le religieux et le politique. Il déduit des principes de l'Évangile les principes de la République. « La République sort de la religion », lit-on dans les *Misérables*.

Hugo trouve dans l'histoire la confirmation de l'évolution du genre humain, d'un mouvement constant vers la liberté. N'est-ce pas cette idée qui sous-tend la *Légende des Siècles*, l'idée de « l'épanouissement du genre humain de siècle en siècle » ? La monarchie apparaît chez lui comme l'obstacle à cette évolution, la monarchie, c'est-à-dire le principe dialectiquement opposé à la république, à laquelle les révolutions françaises (1789, 1830, 1848) ont donné la forme parfaite qui pourra être appliquée à tous les peuples, c'est-à-dire érigée en république universelle. On sait qu'on lui a souvent reproché ses revirements, en particulier celui de 1848. Si le Hugo d'avant la Révolution de Février n'a pas pris ses distances vis-à-vis de la monarchie, c'est parce qu'il pensait que le progrès devait suivre son cours que le peuple n'avait pas atteint sa maturité.⁸ Il était donc un royaliste aux idées libérales et démocratiques, qui, comme il l'avait déclaré dans son discours de réception à l'Académie française, entendait « civiliser les hommes par le calme rayonnement de la pensée ». En 1848, ce peuple lui semblait avoir pris en main sa destinée ; c'est pourquoi il devait se tourner vers lui. Comme le montrent les *Misérables*, Hugo, pour être hostile à la violence, n'en voyait pas moins dans la révolution une manifestation du progrès, une sorte d'institution divine qui devait conduire non pas au despotisme, mais à la réalisation d'un monde meilleur dans lequel les lois humaines seraient en concordance avec les lois chrétiennes, un monde fraternel dans lequel les masses seraient élevées à la dignité civique.

La république que Hugo souhaitait voir naître de la révolution n'était pas, comme il l'expliquait dans sa Profession de foi de candidat aux élections législatives en 1848, la république du drapeau rouge, mais celle qui serait la « sainte communion de tous les Français dans le présent, et, de tous les peuples un jour dans le principe démocratique »⁹. Il affirmait

⁶ Le poème Dieu, La Fin de Satan, L'Âne, Le Pape, La pitié suprême, Les Quatre Vents de l'Esprit, Post-Scriptum de ma vie.

⁷ Jacques Roos, *Op. cit.*, p. 100 sqq.

⁸ Dans une lettre à Sainte-Beuve, Hugo écrivait en 1832 : « Nous aurons un jour une république. [...] Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La République proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. » Cité par J. Roos, *Op. cit.*, p. 100 sqq. En attendant l'avènement de cette république, Hugo voulait servir la cause du peuple sous l'égide d'un roi.

⁹ Proclamation de Victor Hugo « à ses concitoyens » du 26 mai 1848. Cité par Charles Dédéyan, *Victor Hugo et l'Allemagne (1848-1885)*, 1977, p. 4 sq.

encore : « La république poursuivra la réalisation sereine de tous les grands rêves des sages ; elle subordonnera la force à l'intelligence, dissoudra l'émeute et la guerre, ces deux formes de la barbarie. Elle sera le majestueux embrasement du genre humain, sous le regard de Dieu satisfait. » Appliquée à la politique internationale, cette vision de l'avenir signifiait une union des peuples dans le cadre d'une république universelle, elle signifiait « concorde entre les peuples, amour entre les hommes », réalisation d'une paix dont l'humanité tout entière tirerait le plus grand bénéfice. Ce serait la rédemption, le salut du monde.

Certains critiques ont étudié la vision européenne de Hugo, non pas à travers ses textes d'intervention, mais à travers son théâtre. Cette approche n'est pas sans poser de problèmes. Le romantique attiré par l'Allemagne proposait dans *Hernani* et les *Burgraves* une vision fastueuse, grandiose de l'Europe de Charlemagne, de Barberousse et de Charles Quint¹⁰.

Ce que Hugo admirait dans Charlemagne, le « père de l'Europe » – pour reprendre l'expression parfois utilisée par ceux qui ont cherché un mythe fondateur pour l'Europe nouvelle – c'était le « géant d'un monde créateur » ; ce qu'il admirait dans le Saint-Empire Romain Germanique du Moyen Âge, c'était sans doute la dimension de ce tout supérieur à la tête duquel se trouvaient deux hommes élus : le pape et l'empereur, auxquels les rois, synonymes pour Hugo de particularisme, d'égoïsme et de tyrannie, devaient se soumettre ; l'empereur et le pape apparaissant comme les détenteurs d'une autorité immense et fastueuse, auxquels l'élection conférait un pouvoir mystérieux et absolu ; ils étaient les représentants de Dieu sur la terre, à travers lesquels se manifestait une grande idée magnifique.

Dans son théâtre, Hugo semblait finalement traduire sa foi dans l'élection comme manifestation de la puissance divine, comme intervention de la providence qui donne aux peuples un gouvernement de nature transcendante qui surmonte la tyrannie des rois. On peut certes reprocher au poète d'avoir fait fi de la réalité historique ; mais ce qui importe ici, c'est l'idée, le sens qui est donné à cette Europe imaginée comme un tout supérieur, l'Empire germanique apparaissant comme la préfiguration d'une unité supérieure. Et l'on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre cette admiration pour Charlemagne et Barberousse et celle que Hugo avait pour Napoléon, qui lui aussi entendait créer une Europe, à la différence que cette Europe d'inspiration napoléonienne devait être non plus sous influence germanique mais sous influence française. Cette remarque nous fait toucher du doigt l'une des contradictions profondes de la vision hugolienne de l'Europe. L'attrance pour le modèle carolingien et napoléonien pouvait-elle, en effet, se concilier avec les idées d'États-Unis d'Europe et de république universelle fédérant les peuples sur une base démocratique ?

Une confédération républicaine de peuples : le projet européen de Victor Hugo

En 1952, à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de la naissance du « poète national », alors que l'Europe politique prenait forme, les idées européennes de Hugo furent mises en exergue. À propos de la vision qu'il avait d'une union des peuples européens, le journaliste Georges Altmann, ancien militant communiste, notait en 1952 : « Beaucoup pensent qu'elle n'est jamais sortie des hymnes somptueux et vagues, des idées générales. » Et il ajoutait : « Hugo est Européen de la façon la plus moderne, la plus raisonnée, la plus raisonnable qui soit. »¹¹ Le visionnaire, il est vrai, ne s'est pas contenté de prophétiser ; il s'est posé la question de savoir comment pouvait être réalisée, concrètement, sous les aspects les plus divers de la vie politique, sociale et économique, l'idée de fraternité humaine, qu'il a toujours défendue.

¹⁰ André Rousseaux, *Op. cit.*, p. 707, sqq.

¹¹ Georges Altmann, « Victor Hugo, visionnaire de l'Europe », *Monde Nouveau-Paru*, n° 56, 1952, p. 43-50.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire son discours d'ouverture du Congrès universel de la Paix qui s'est tenu à Paris en août 1849. Que disait-il alors ? De même que la France des provinces est devenue une République une et indivisible, l'Europe constituera un jour une confédération. Les armées, qui servent les intérêts des rois, feront place à une assemblée, un « concile souverain et populaire », qui « décidera, jugera, résoudra tout en loi ». Ce sera le triomphe de la justice ; le droit primera la force. Telle était la conviction de l'écrivain prophète. On voit comment sa grande vision romantique d'un tout européen grandiose s'est transformée en une proposition d'organisation déjà bien concrète à laquelle un Kant aurait pu souscrire. C'est en effet une morale du devoir qui présidait à cette conception d'un système représentatif sur la base du suffrage universel des peuples – « vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain » – qui garantirait la paix par le droit ; la paix considérée à la fois comme le but et le moyen de faire avancer la civilisation¹².

Sa vision de l'Europe, Hugo devait la formuler de façon plus précise encore dans un texte de l'exil publié en 1855, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution de 1848¹³. Ici, il appelait de ses vœux une Europe des nations « qui vivraient de leur vie propre dans la vie commune ». Cette Europe aurait résolu ses problèmes de frontières, et elle aurait un Parlement commun. Ayant mis fin à ses guerres intestines et vivant en paix, elle pourrait supprimer ses armées permanentes et, de ce fait, réaliser des économies qui lui permettrait de prospérer davantage et d'augmenter le bien-être de tous, grâce à une politique sociale. L'Europe serait une zone de libre échange englobant 200 millions d'individus ; elle aurait une monnaie unique, à double base métallique et fiduciaire dont le point d'appui serait le capital du continent tout entier ; elle garantirait la libre circulation ; le crédit de tous serait la propriété de chacun garantie pour tous. Cette Europe-là serait le moteur du progrès dans le monde ; la réalisation d'États-Unis d'Europe ne devait être, en effet, qu'une étape dans le progrès, dans l'évolution de l'humanité vers les États-Unis du monde.

Une question se posait toutefois : d'où viendrait l'initiative ? En 1842, dans la Conclusion du *Rhin*, Hugo avait appelé à un rapprochement et à une coopération franco-allemande comme fondement d'une Europe nouvelle et comme force de résistance aux ambitions de l'Angleterre et de la Russie, qui avaient dicté la paix de 1815 et qui s'efforçaient de pérenniser l'ordre né de cette paix, défavorable à la France¹⁴. En 1855, le schéma de Hugo avait changé : il préconisait, désormais, une action commune de l'Angleterre et de la France, les « deux nations mères » qui se caractérisaient la première par le désir d'aller toujours plus loin, la seconde par l'ambition du progrès¹⁵. En Angleterre devaient être organisées, en 1856, des manifestations de soutien à l'exilé Victor Hugo¹⁶. Le proscrit étant devenu un symbole pour les peuples européens en lutte pour leur liberté, il fut sollicité de toutes parts pour apporter sa caution morale aux mouvements unitaires et libertaires qui s'affirmaient en Europe. « L'esprit de l'Europe doit planer aujourd'hui et remplacer dans les âmes l'antique esprit des nationalités », écrivait-il par exemple aux Grecs en 1856¹⁷. Dans une lettre à Mazzini, il plaidait, l'année suivante, en faveur d'une solidarité franco-italienne dans la lutte pour l'instauration d'une « fédération des nations continentales »¹⁸. Le XIX^e siècle était, selon lui, le temps des révolutions « de droit divin » qui étaient appelées à faire progresser la civilisation. Quand il s'adressa, à la fin des années 1860 et après 1870 aux congrès successifs

¹² Congrès de la Paix à Paris. I. Discours d'ouverture, 21 août 1849, *Œuvres politiques complètes, Op. cit.*, 1964, p. 96 sqq.

¹³ Pendant l'exil. I. Anniversaire de la Révolution de 1848, 24 février 1855, *Ibid.*, p. 540-543.

¹⁴ Le Rhin. Conclusion, *Ibid.*, p. 1009 sqq.

¹⁵ *Ibid.*, p. 540-543.

¹⁶ Aux Anglais. Guernesey, 25.11.1856, « Chers compatriotes de la grande patrie européenne... », *Ibid.*, p. 548.

¹⁷ À André Rigopoulos, Guernesey, 25.8.1856, *Ibid.*, p. 550.

¹⁸ À l'Italie (envoyé par Joseph Mazzini à la presse belge et anglaise), *Ibid.*, p. 547 sq.

de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté, émanation de l'internationalisme républicain né avant 1848, Hugo eut le même discours. La conquête de la liberté, tel était selon lui le premier des droits et le premier des devoirs. La civilisation devait tendre vers l'unité de langue, l'unité des mesures et de la monnaie, vers la fusion des nations dans l'humanité¹⁹.

Victor étonne sans doute, en raison de sa hauteur de vue et de la modernité de sa pensée ; sa conception de l'Europe n'est toutefois exempte de contradictions. C'est pourquoi elle appelle une critique qui doit tenir compte du fait qu'il a évolué avec son siècle depuis 1842, année durant laquelle *le Rhin* fut publié, jusqu'aux années 1870. À l'époque romantique, l'époque du « mirage allemand », la paix régnait en Europe, il faut le rappeler ; dans les années 1860-1870, la formation de l'État-nation allemand, la guerre de 1870/71 surtout, devait considérablement modifier les données de la question européenne.

Actualité de la pensée européenne de Victor Hugo ?

Le schéma européen proposé dans le *Rhin*, en 1842, se caractérise par l'idée d'un rapprochement franco-allemand, défendu également à cette époque par des intellectuels allemands vivant en exil à Paris comme Heinrich Heine et Ludwig Börne. Hugo devait rester fidèle à cette idée après 1870, mais le rapprochement ne devait être rendu possible, selon lui, qu'après la restauration de l'honneur de la France, la victoire du principe républicain incarné par la France sur l'Allemagne prussianisée ; cette victoire, seule, permettrait l'instauration de la république européenne. C'est effectivement la réconciliation et la coopération exemplaire de la France et de la République Fédérale d'Allemagne qui devait permettre, après 1949, la construction européenne après que l'Europe se fut littéralement autodétruite au cours de deux guerres civiles continentales. L'attitude de Hugo face à l'Allemagne cachait des arrière-pensées. La guerre de 1870 révéla qu'il avait de la nation voisine une vision dualiste. S'il admirait et exaltait encore l'Allemagne de Madame de Staël, ses poètes et ses penseurs, l'« Inde de l'Occident », il éprouvait de la haine pour l'Allemagne « prussienne » de Guillaume I^{er}, de Bismarck et de Moltke, symbole de la monarchie brutale et conquérante, symbole du passé, frein de la civilisation. C'est sans doute ce qui lui faisait écrire dans une lettre à d'Alton-Shée en 1870 : « Je désire le Rhin pour la France, parce qu'il faut faire, matériellement comme intellectuellement, le groupe français le plus fort possible, afin qu'il résiste, dans le parlement des États-Unis d'Europe, au groupe allemand, et qu'il impose la langue française à la fédération européenne. Les États-Unis d'Europe parlant allemand, ce serait un retard de trois cents ans. »²⁰

Comment ne pas faire le lien entre l'idée qui s'affirme dans cette lettre et celle d'une hégémonie européenne de la France, qui est en contradiction patente avec l'idéal d'une Europe des peuples organisés sur une base démocratique. Mais Hugo voyait dans la France le pays de la révolution et de la république, la nation providentielle qui avait une mission historique à remplir en Europe et dans le monde. C'est en ces termes qu'il appela, dès 1871, à la guerre de revanche de la France contre l'Allemagne ; la victoire de la première serait la victoire du principe républicain sur le principe monarchique, une guerre de la révolution qui enfanterait la république et la lumière. L'avenir rendrait à l'Allemagne sa part du Danube, donnerait à la France la rive gauche du Rhin. Ainsi prendrait fin la « fraternité fratricide »,

¹⁹ 1869. III. Congrès de la Paix à Lausanne. Bruxelles, 4.9.1869. « Citoyens des États-Unis d'Europe.... », *Ibid.*, p. 591-593.

²⁰ Lettre à d'Alton-Shée, *Correspondance (1836-1882)*. Paris : Calmann-Lévy, 1898, p. 343 ; citée par Claude Digeon dans *La Crise allemande de la pensée française (1870-1814)*. Paris : Presses Universitaires de France, 1959, p. 148.

expression par laquelle Hugo caractérisait les relations franco-allemandes ; ainsi prendrait fin l'« Europe des Rois-Coalisés » à laquelle succéderait l'« Europe des Peuples-Unis »²¹. Le bon Européen avait donc ce que l'on appelle aujourd'hui encore « une certaine idée de la France », éducatrice des nations, « flambeau qui éclaire le monde »²².

Si Hugo plaçait la France au centre de sa vision européenne, sa vision du monde souffrait d'un eurocentrisme patent. Son Europe, à laquelle la France avait, en quelque sorte, apporté la rédemption devait, à son tour, contribuer au salut de l'Asie et de l'Afrique. Et le développement qu'il prévoyait prenait même un tour colonialiste auquel il semble difficile de souscrire sans réserves. On se rappelle par ailleurs que les deux guerres mondiales dans lesquelles l'Europe a une lourde responsabilité historique devaient contribuer à relativiser la mission culturelle du Vieux Continent dans le monde, à le discréditer aux yeux des pays colonisés et à accélérer chez ces derniers les mouvements de rejet du colonialisme.

Dire cela ne saurait nous empêcher de reconnaître, d'un autre côté, ce qu'on pourrait appeler la modernité des conceptions européennes de Hugo, modernité qui réside dans sa conception des rapports entre les futurs États-Unis d'Europe et les États-Unis d'Amérique, appelés, déclarait-il en 1849, à se tendre la main au-delà de l'océan et à travailler ensemble à la naissance des États-Unis du monde, à la concorde universelle²³. On est tenté de voir là l'annonce de la Société des Nations créée en 1919 et de l'ONU créée en 1945.

Hugo, qui était parfois enclin aux outrances et aux antithèses violentes, n'imaginait l'Europe du futur que comme une fédération républicaine née de la victoire du principe républicain sur le principe monarchique. Sa haine de Napoléon III, qui l'avait dupé, semblait lui interdire de concevoir que la monarchie pouvait, elle aussi, être compatible avec le parlementarisme et avoir des institutions démocratiques. Pourtant, l'Union Européenne qu'il appelait de ses vœux, et qui est aujourd'hui une réalité, comprend un certain nombre de monarchies dont nul n'aurait l'idée de contester le caractère démocratique.

Telles sont les réserves que l'on peut être tenté de formuler à propos des conceptions européennes de Victor Hugo, dont l'histoire reste à écrire, ou à réécrire, en tenant compte de leur réception en France et à l'étranger²⁴. L'idéal qu'elles portent a été souvent occulté par les haines nationales d'un XIX^e siècle dont le poète pensait qu'il préparait, grâce au progrès, la réalisation des grandes utopies des sages de l'histoire. La foi qu'il avait dans le progrès s'inscrit dans les grandes utopies du siècle qu'il a traversé. Les Allemands ont longtemps vu en lui le chantre d'une France prétentieuse et arrogante que la défaite de 1871 avait précipitée d'un piédestal sur lequel elle s'était elle-même placée ; certains ont su reconnaître la germanophilie de celui qui était considéré comme le plus grand poète français du XIX^e siècle, tantôt pour en tirer une sorte de vanité, tantôt pour souligner les contradictions de l'esprit français²⁵. Les Français, quant à eux, n'ont souvent vu chez Hugo que le patriotisme qui se combine de façon ambiguë, voire contradictoire, avec son idéal européen. Durant la Première

²¹ Voir entre autres Paris. 1875. III. Au Congrès de la paix. Paris, 10.9.1875, *Œuvres politiques complètes, Op. cit.*, p. 741.

²² Avant l'exil. IX. Révision de la Constitution, 17.7.1851, *Ibid.*, p. 84 sqq. Hugo déclarait à l'Assemblée législative : « La France a taillé dans un granit indestructible et posé au milieu même du vieux continent monarchique la première assise de cet immense édifice, qui s'appellera un jour les États-Unis d'Europe ! »

²³ Congrès de la paix à Paris. 1849. Discours d'ouverture, 21 août 1849, *Ibid.*, p. 96 sqq.

²⁴ Nous signalerons toutefois ici l'ouvrage de Richard Fielding Rathmann, *La mission de la France et le fédéralisme européen*. Essai sur la pensée politique du poète et les jugements qu'elle a suscités. Thèse pour le doctorat d'Université présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1951.

²⁵ Voir par exemple Friedrich Schiebries, *Victor Hugos Urteile über Deutschland*. Königsberg in Preußen : Hartungsche Buchdruckerei, 1914 ; J.J. Niessen, « Victor Hugo als Vorkämpfer einer deutsch-französischen Annäherung gegen Russland und England », *Grenzboten* (Berlin), 1915, I, p. 403.

Guerre mondiale, le poète devait être utilisé par la propagande de guerre qui tirait parti de l'*Année terrible* et d'autres productions dont n'étaient retenus que les accents susceptibles de mobiliser la France en lutte, comme Hugo avait contribué à mobiliser celle de 1870²⁶. Ce n'est finalement qu'au milieu des crises traversées par l'Europe, crises qui amenaient cette dernière à réfléchir sur la possibilité et la manière de s'organiser, qu'a été en quelque sorte exhumée la pensée européenne de Hugo. Cette démarche fut, après 1918, le fait de certains milieux pacifistes puis, en 1952, alors que l'Europe commençait à se construire, la parole du poète trouvait un nouvel écho dans la presse favorable à la construction européenne. Depuis cette époque, la pensée européenne de Hugo est régulièrement sortie de l'ombre. Ainsi le géographe, diplomate et essayiste Michel Foucher notait dans son ouvrage *La République européenne*, paru en 2000, que durant le siècle où l'idée européenne s'est effacée devant l'État-nation, Victor Hugo apparaîtrait comme une anomalie et qu'il était « trop précurseur et trop discordant pour être entendu »²⁷.

²⁶ Léon Cury, « L'actualité de Victor Hugo », *Revue des deux Mondes*, juin 1917, p. 636-661.

²⁷ Michel Foucher, *La République européenne*. Paris : Belin, 2000, 152 p. ; ici p. 41.